

Aristide Bergès

(1833-1904)

Par Yves Le Pestipon



La tombe d'Aristide Bergès est remarquable. Parmi les pins qui l'environnent au cimetière de Terre-Cabade, avec ses hautes colonnes de marbre blanc, on dirait la ruine d'un monument antique. Quand on approche, on admire ses fines sculptures. On aperçoit la signature d'un certain Giuseppe Chiattonne, artiste de Lugano, (1863-1954), qui est aussi l'auteur du cénotaphe de madame Bergès, à Villard-Bonnot, en Isère. Le monument toulousain fut inauguré par la famille en 1913, après un chantier de plusieurs années.

Aristide Bergès est régulièrement appelé le "père de la houille blanche", et quelques-unes de ses créations industrielles figurent en bas-relief sur sa tombe. Voilà donc apparemment, un important inventeur toulousain, puisque le monument, où il repose avec son épouse, à une centaine de mètres de l'obélisque qui domine Toulouse, est une des curiosités de la ville.

Aristide Bergès pourtant n'est pas né à Toulouse, n'est pas mort à Toulouse, n'a pas œuvré à Toulouse. S'il y repose, c'est en raison de son amour pour sa femme, qui était, quant à elle, authentiquement toulousaine. Il est donc un inventeur scientifique devenu toulousain, non par l'histoire de sa vie et son activité d'inventeur, mais par la géographie de sa mort et son amour.

Il est né à Lorp-Sentaraille, dans l'Ariège, en 1833, dans une famille de papetiers, et il fit ses premières études chez les frères des écoles chrétiennes à Toulouse. C'est pour alimenter son usine de Lancey dans l'Isère que, ce brillant ingénieur, diplômé de l'École des Arts et Métiers de Paris, installa dès 1869 une conduite forcée et une turbine qui lui permettraient de faire tourner ses machines.

Constatant l'efficacité de son installation, quelques années plus tard, il chercha à l'améliorer en produisant de l'électricité. Dès 1882, il réussit cette nouveauté industrielle. Il parvint ensuite à faire construire sur le Lancey un barrage qui devint fonctionnel en 1892, permettant aux papèteries de Lancey un développement considérable. L'expression "houille blanche" est apparue en 1889, lors de l'Exposition universelle, et plusieurs industriels des Alpes se mirent à imiter Aristide Bergès, tandis que l'État créa en 1894, le "Service des forces hydrauliques".

Aristide Bergès était un progressiste, un républicain convaincu, un homme qui chercha, y compris avec ses ouvriers, à améliorer les conditions d'existence de l'humanité. Ce fut aussi un grand amoureux de sa femme.

Il épousa en 1856, au sud de Londres, à Soutwark, cette fille de menuisier toulousain et tailleuse de robes, qui s'appelait Jeanne-Marie Raymonde Cardaillac. Elle avait neuf ans de plus que lui.

La famille Bergès se déclara très hostile au mariage de son ingénieur prometteur, qu'elle aurait voulu voir faire preuve de son inventivité à Lorp-Sentaraille. Le jeune homme ne se soumit pas aux interdits familiaux. Les deux amoureux filèrent en Angleterre, s'y marièrent, puis rentrèrent en France où leur mariage fut durable et heureux. Ils eurent quatre enfants qui firent édifier la tombe de leurs parents, au cimetière de Terre-Cabade. Deux d'entre eux, peut-être, y sont figurés regardant vers le Pont Neuf et l'église de la Daurade, ce qui marque bien l'intérêt des Bergès pour Toulouse, où ils résidèrent essentiellement jusqu'en 1866.

Son mariage plutôt romantique n'empêcha pas Aristide de se lancer dans une aventure industrielle capitale pour l'époque moderne, mais il s'éloigna de sa famille de Lorp-Sentaraille... Après quelques années toulousaines, et des tentatives professionnelles incertaines, il installa ses activités vers 1865 en Isère où il inventa la "houille blanche", et où il résida principalement jusqu'à sa mort en 1904.

Deux musées lui sont consacrés, l'un à Lorp-Sentaraille dans l'Ariège, l'autre, à Villard-Bonnot dans l'Isère.

Sa tombe, qui mériterait d'être nettoyée et restaurée, procède d'abord d'un hommage à Jeanne-Marie, morte en 1899, et qui aurait été "l'inspiratrice idéale". Aristide et son fils Maurice lui avaient fait élever à Villard-Bonnot un monument, œuvre de l'artiste italien Giuseppe Chiattonne, qu'elle avait beaucoup admiré peu avant sa mort. La tombe toulousaine, résultat de longs travaux et d'intenses réflexions, fut une initiative des enfants, et surtout du plus jeune d'entre eux, Maurice. Elle est devenue, pour nous, un signe que l'inventivité scientifique et industrielle n'empêchent pas l'amour fidèle et le goût pour les arts. Les toulousains ont beaucoup de chance de pouvoir admirer ce monument, et de méditer là, parmi les pins, sur cette aventure de progrès et de cœur.

